

N° 121 – Année 2016

SAINT-OUEN-POTINS

Le Journal des Retraités



Paysage d'automne

Sommaire

Page 1 Equipe de rédaction

Page 2 Dossiers

Voyage en Allemagne (p. 2-6)

Plein Gaz (p. 7-12)

Page 13 Culture

Juliette Gréco (p. 13-17)

Page 18 Patrimoine

L'Abbaye de Jumièges (p. 18-19)

Les Quais de Paris (p. 20-23)

Page 24 Humour

Florilège de Perles

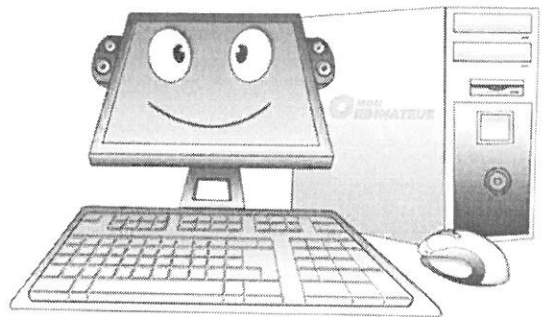
Du Coq à l'Ane

Page 26 Poème

Page 27 Jeux et Solutions

Equipe de rédaction :

ALEXANDRE Yolande
BRY Christian
BRY Martine
LEGER Yvonne
MORMAND Colette
WAGNER Marcel



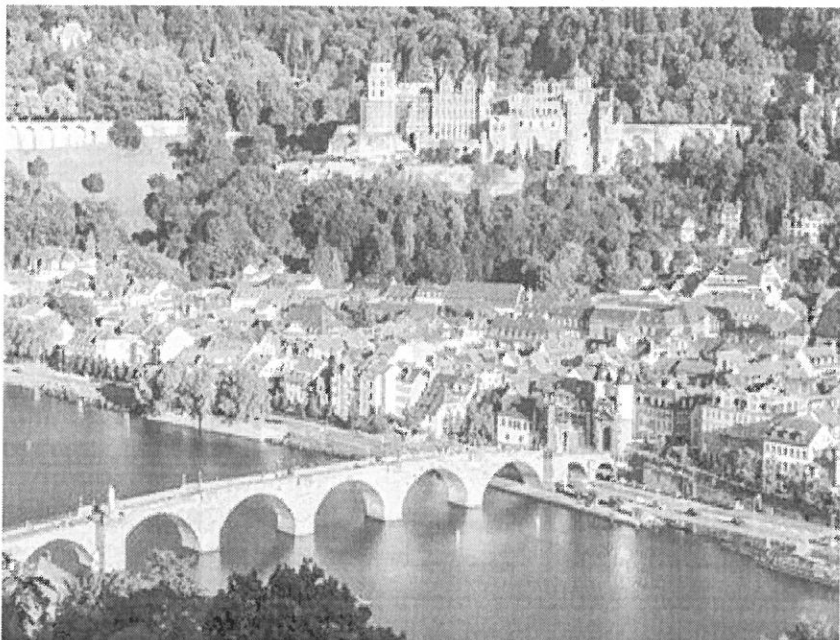
Directeur de la publication : Alain Richard

Ce numéro est financé par la commune et
il est réalisé par des bénévoles retraités.

VOYAGE en ALLEMAGNE

Il est une route superbe à faire sur son parcours allemand, la route des Châteaux, qui va de Mannheim à Prague, longue de 975 kilomètres. On y rencontre de très jolies villes que nous allons maintenant visiter.

Au départ de la route, toutes les deux proches de Mannheim, ce sont Heidelberg et Schwetzingen. La première est la capitale politique du Palatinat, qui doit son nom au titre de « palatin » donné à de grands officiers du Saint-Empire, investis de la plus grande confiance du monarque. Le château d'Heidelberg est alors, dans la première moitié du 17^{ème} siècle, un petit bijou dans ce riche Palatinat. Malheureusement, comme un peu partout en Europe, une guerre, la guerre du Palatinat dite également guerre



d'Orléans (1688-1697), se révèle funeste pour le pays et surtout pour Heidelberg. La ville est dévastée, le château est détruit ; les « électeurs palatins » délaissent les ruines du château pour s'installer et consacrer tous leurs soins à leurs résidences de Mannheim et de Schwetzingen. Heidelberg reste aujourd'hui la « perle du Neckar », avec son château (les remparts de grès rouge se découpent sur le vert de la forêt), son vieux pont, la maison du

Chevalier, l'église des Jésuites et le musée du Palatinat électoral.

A 10 kilomètres à l'ouest d'Heidelberg, se trouve le château de Schwetzingen, ancienne résidence d'été des « électeurs palatins ». Le somptueux château et le magnifique parc sont aujourd'hui encore les témoins de cette glorieuse époque. Aménagé entre 1758 et 1796 par l'architecte lorrain Nicolas de Pigage, le jardin couvre 72 hectares et joint la rigueur d'un jardin à la française à la fraîcheur des jardins de la fin du 18^{ème} siècle, inspirés par le goût des « spectacles de la nature » et par la mode des monuments symboliques (fausses ruines, temples). Ce parc est une petite merveille et la ville est agréable à vivre, avec son festival, ses ruelles ombragées, sa grande place devant le château... et ses asperges.

Plus à l'est, en suivant la vallée du Neckar, nous arrivons à Bad Wimpfen, un petit joyau. Dominant le Neckar, la petite cité fortifiée fut l'ancienne résidence impériale des Hohenstaufen, au 13^{ème} siècle. Elle possède un pittoresque ensemble de maisons à colombages, que l'on découvre au fil de ruelles tortueuses, et il faut voir la « Tour

Bleue », la Maison romane, la « Tour Rouge », la fontaine de l'Aigle de 1576, les rues aux enseignes joliment ouvragées ainsi que le point de vue sur la vallée.



En poursuivant la route vers Nuremberg,

nous arrivons à Schwäbisch Hall. Cachée dans la vallée de la Kocher, la ville s'accroche sur des versants abrupts que viennent parcourir des ruelles ondulées et des escaliers. Cette cité s'est développée autour de sources salines déjà connues des Celtes. Au Moyen Age, elle s'est rendue célèbre par la frappe de la monnaie impériale, les Heller. Ses maisons à colombages remarquablement restaurées et la tranquillité qui y règne font de Schwäbisch Hall une superbe cité authentique. Sa Place du Marché et les berges de la Kocher sont les incontournables de cette ville.

Quittant cette ville vers l'est, nous arrivons sur la Route romantique, célèbre route touristique allemande qui va de Füssen, au sud, près de la frontière autrichienne, à Wurtzbourg, au centre de l'Allemagne. Et c'est ici que nous nous arrêterons à Rothenbourg, certainement la plus jolie ville du pays, pour l'auteur de ces lignes.

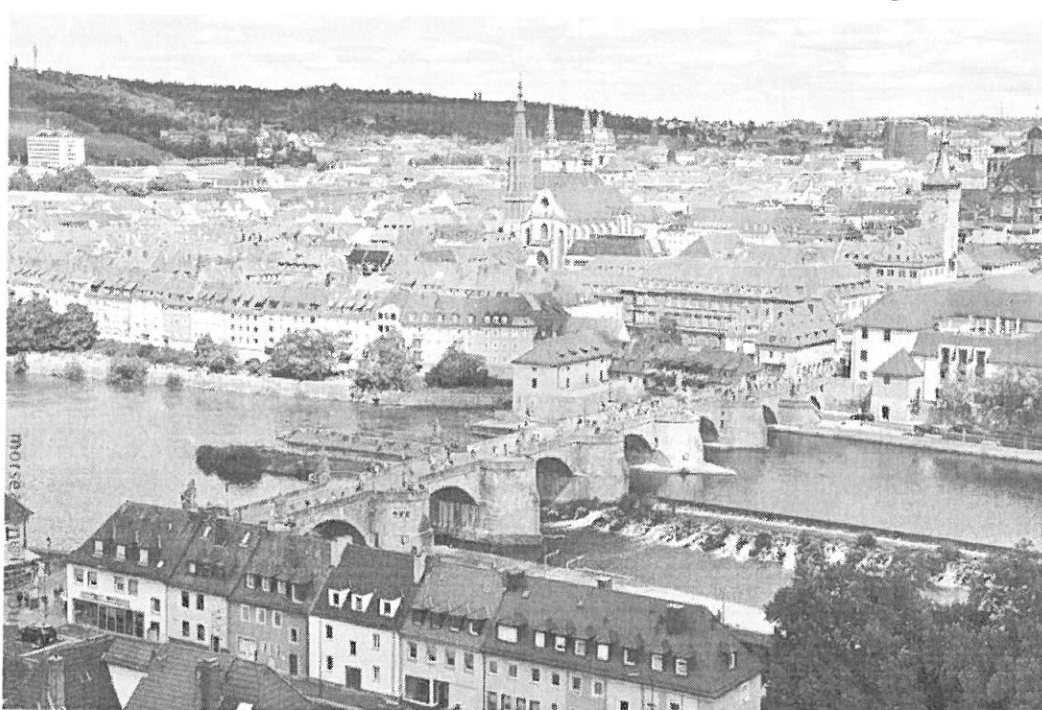
A l'abri de ses remparts, Rothenbourg domine le cours sinueux de la Tauber. Particulièrement bien préservée, elle rassemble un nombre impressionnant de bâtisses



médiévales sur un site spectaculaire, au bord d'une falaise. Dans ce véritable musée du Moyen Age, en plein air, il est agréable de se promener dans des ruelles étroites bordées de maisons à pignons pointus, de fontaines et d'édifices à colombages, ou le long des remparts qui dominent la Tauber, en bordure des vignes. Superbe étape sur la Route romantique, la ville offre des panoramas saisissants sur des paysages surgis d'un autre âge.

La vieille ville médiévale est de toute beauté ; son hôtel de ville date du 14^{ème} siècle, son Hôtel-Dieu remonte au 16^{ème} siècle, sa Plönlein au 14^{ème} également, sa Herrngasse possède d'anciens hôtels de notables, son église Saint-Jacques (1311) recèle un magnifique retable de 1504, ses fortifications ont été élevées aux 13^{ème} et 14^{ème} siècles.

Toujours sur la Route romantique, nous rencontrons de plaisantes villes médiévales comme Nördlingen, Dinkelsbühl ou encore Bad Mergentheim, vers le nord, dans la direction de Wurtzbourg. Que cette dernière ville est agréable ! De la rive est du



Main, en haut de la forteresse Marienberg, la vue sur Wurtzbourg, son vieux pont et ses clochers, est telle que l'on a du mal à croire qu'une grande partie de la ville fut détruite à la fin de la Seconde Guerre

mondiale. Sa grandeur passée, liée à trois princes-évêques de la famille de Schönborn (17^{ème} siècle), se retrouve dans les églises baroques, le splendide palais de la Résidence, classé au patrimoine mondial de l'Unesco, la cathédrale Saint-Kilian, la chapelle Sainte-Marie, l'hôtel de ville, le vieux pont (fin 15^{ème} siècle), sans oublier la forteresse Marienberg, déjà citée. Aux alentours de la ville, la route des vins de Franconie et ses superbes villages sont à visiter ; les vins produits s'appellent le Müller-Thurgau et le traditionnel Sylvaner fruité.

Notre voyage s'achève près de la frontière tchèque, par la visite de la ville de Bamberg. Du passé glorieux de Bamberg, émane toujours une incontestable magie. Inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, cette ville construite sur sept collines est née au Moyen Age. Transformée aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles en cité baroque par les princes-évêques et épargnée par les bombardements, elle compte aujourd'hui plus de deux mille monuments classés historiques. Les églises médiévales côtoient des maisons bourgeoises de style baroque et des édifices monumentaux. Sur l'une des collines, on découvre la ville haute, le centre ancien avec ses petites rues et sa cathédrale impériale aux quatre clochers. Celle-ci fut achevée en 1237 et abrite

plusieurs chefs-d'œuvre : la statue équestre du cavalier de Bamberg, le tombeau de Henri II le Saint et de Cunégonde, le retable de la Nativité de 1523. Dans la ville, au détour des rues, il faut voir

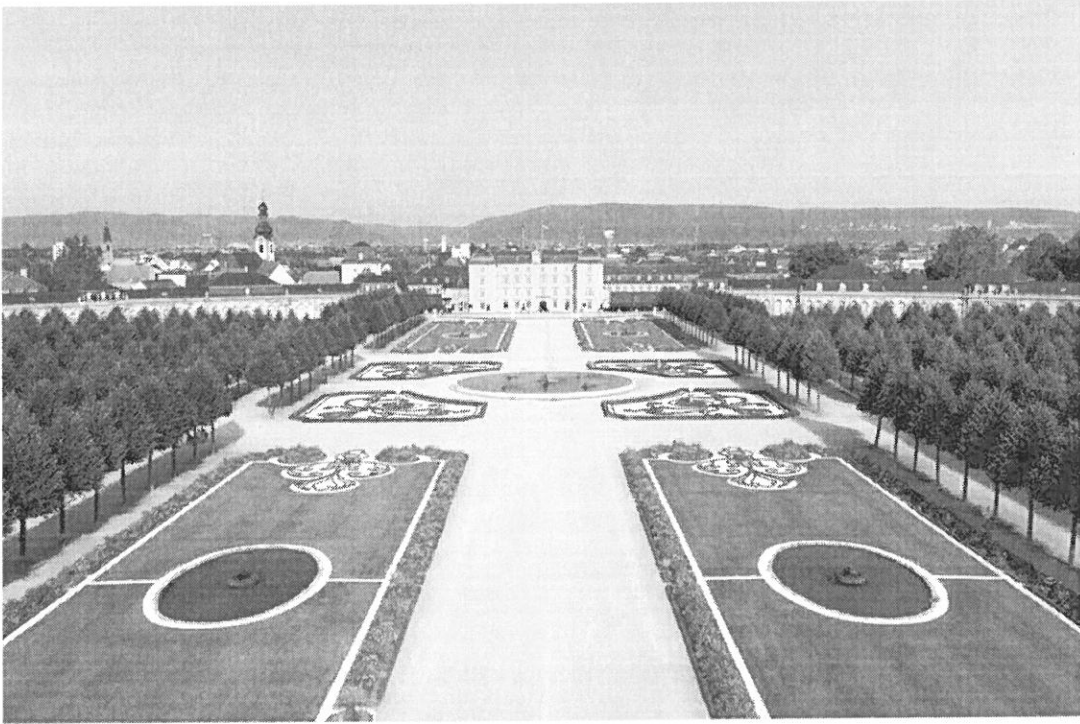


l'ancien hôtel de ville, l'ancienne Résidence (à la magnifique cour intérieure) et la nouvelle Résidence, la roseraie du palais, l'abbaye Saint-Michel ainsi que la « petite Venise ».

L'Allemagne possède plusieurs routes historiques, et celle des Châteaux tout comme celle du vin de Franconie, au départ de Wurtzbourg, sont tout simplement superbes. Quant à Rothenbourg, ce n'est pas une ville que l'on visite, c'est le Moyen Age dans lequel on rentre.



Le château et le parc de Schwetzingen



Une vue de Schwäbisch Hall, au bord de la Kocher

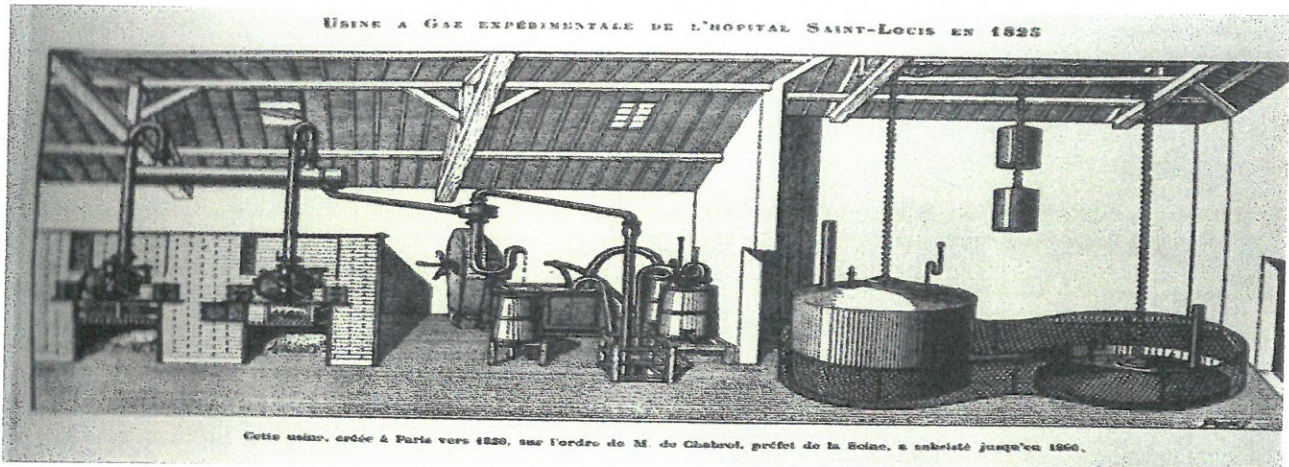


ENCORE UN ARTICLE « PLEIN GAZ »

Dans notre journal N° 120 du Saint-Ouen-Potins, nous avons parlé de Philippe LEBON et de son invention : le **gaz** par la distillation du charbon de bois. Au fait, d'où vient ce nom ? Transposé de «ghost», il est utilisé pour la première fois par le médecin flamand VAN HELMONT pour la découverte du **gaz carbonique**.

Il me semble important de vous faire entrer dans une usine à gaz « sans aucune complication ».

Le principe de la fabrication est simple : une source de chaleur (chaudière), une enceinte close (comme une cocotte-minute) avec du charbon à l'intérieur et, pendant la cuisson, on récupère le gaz produit dans l'enceinte close (la soupape de la cocotte). Cette matière est du gaz brut, qu'il faut nettoyer dans une station d'épuration avec de l'eau ; il part ensuite dans un réservoir, le gazomètre, puis il est distribué aux abonnés et consommé pour l'éclairage de la ville ou des maisons.

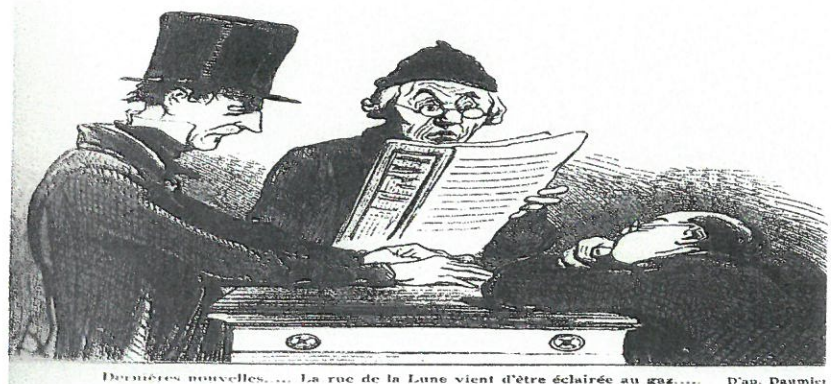


Nous avons l'exemple d'une unité de production simple et, en plus du gaz, la chaleur des fours chauffe les salles de l'hôpital.

Comme le gaz n'était pas en pression, technique pas encore mise au point, l'usine de production se trouvait au milieu de ses clients dans la ville. Idem pour l'électricité que produisait également le charbon, les deux énergies sont tributaires du charbon et des Charbonnages de France. De ce fait, l'histoire liait les trois entreprises dans le temps.

La fabrication du gaz n'était pas sans inconvénient pour les particuliers résidant à côté des usines : fumées malodorantes, abondantes et toxiques, risques d'explosion dans les stockages et eaux ammoniacales qui s'infiltraient dans le sol.

Les détracteurs



Transport

Il restait un autre problème : livrer le gaz aux consommateurs. Les premiers tuyaux étaient en bois et jointurés au goudron, ensuite on innove par des canalisations en fûts de poterie ou ciment. Puis on utilise des tubes de cuivre ou en fonte, plus étanche mais beaucoup plus chère, on préférera les tuyaux de zinc bitumé pour les longueurs importantes. Les fuites à l'époque représentaient 20 à 25 % du gaz produit.



fonte

bois

tôle bitumée

Les producteurs à Paris :

La ville organisa une répartition de son territoire, surface et densité d'habitants en 1855, pour 18 ans. Et dans toutes les villes de France on pratiqua plus ou moins de la même façon.

A Paris, de 1819 à 1836, on comptabilise cinq compagnies :

Cie Anglaise, usines Trudaine (1919) et Ternes (1821),

Cie Française, usine Poissonnière (1820),

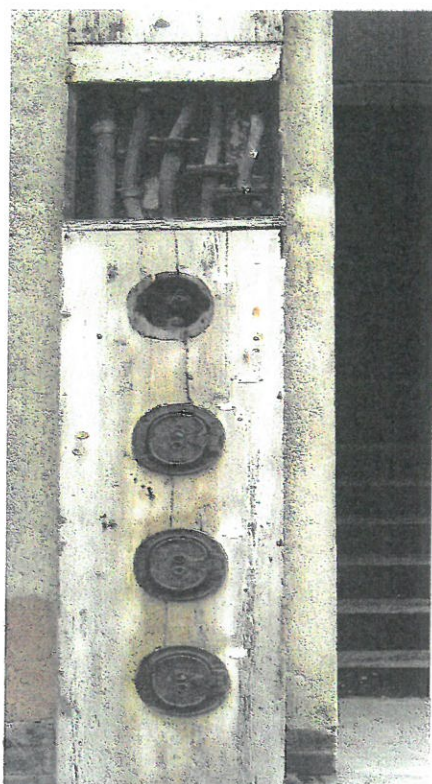
Cie Française, usine de Belleville (1835),

Cie LACARRIERE (1836),

Cie Parisienne (1836).

La production de gaz sur Paris passe de 37 millions de m³ en 1856 à 221,5 millions de m³ en 1880.

Dans notre bonne ville de Saint-Ouen l'Aumône, le gaz était commercialisé en 1907 par une société anonyme et, en 1933, par la Cie Continentale. Il existait une usine à gaz à Pontoise, proche de l'Oise, à côté des abattoirs.



Notre photographie de gauche est une colonne montante de gaz en plomb équipée de trois robinets de barrage pour alimenter un petit immeuble (un robinet est manquant).

Le gaz est utilisé en premier pour l'éclairage des rues (qualité et puissance du flux lumineux, coût intéressant). On déposa les lanternes à huile installées au mitan des rues, fixées par des cordes accrochées aux maisons qui se font face. Les premiers candélabres apparaissent, ils sont installés sur les trottoirs. Les gens aisés sont intéressés par cette nouveauté, ils habitent en général dans les premiers étages des immeubles, surtout les boutiquiers pour attirer le chaland avec une boutique fortement éclairée ainsi que les lecteurs de journaux. Le branchement à cette époque était à la charge des abonnés (assez onéreux).

Paris avait beaucoup d'artisans qui œuvraient dans les appartements d'immeubles, ils vont vouloir un bon éclairage. Les premiers appareils de chauffage sont nés, bec bunzen, fers à repasser en batterie etc...

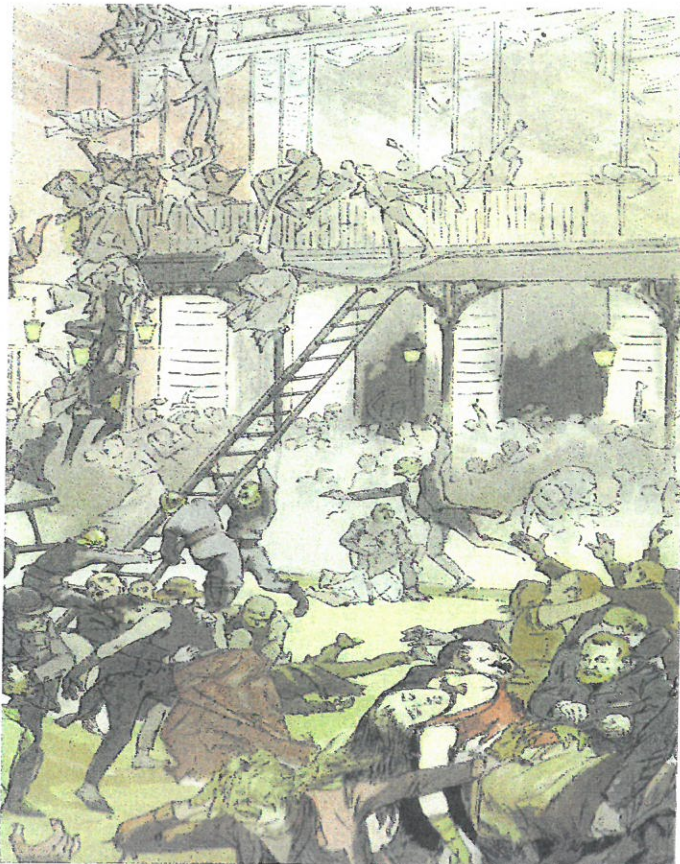
Les grands magasins installent des éclairages au gaz ainsi que les théâtres, les gares. **Le gaz révolutionne la vie des gens et chasse l'obscurité.**



Cette simple plaque émaillée caractérise cet immeuble comme cossu et moderne.

L'extension verticale au début des années 1870 est capitale pour l'augmentation des abonnés.

Catastrophe !



Le 25 mai 1887, les décors de l'Opéra Comique à Paris prennent feu et communiquent l'incendie aux tentures de la salle. Devant l'ampleur du sinistre, le directeur de la salle prend peur et fait couper l'arrivée générale du gaz. Cela plonge la salle dans le noir, amplifiant la panique des spectateurs. Ne trouvant plus les sorties, les gens se bousculent et se marchent dessus. En définitive, il faudra compter 115 décès et encore plus de blessés. Devant cette catastrophe, la presse tire à boulets rouges sur les dangers du gaz et la Ville de Paris exigea que tous les lieux publics soient éclairés à l'électricité, la nouvelle énergie montante. Les ampoules à incandescence datent de 1878.

L'éclairage au gaz au théâtre était très sophistiqué, il y avait une régie lumière où des hommes régulaient l'intensité de la lumière de la salle et de la scène, ils manœuvraient des robinets devant un jeu d'orgue de tuyaux.

Il ne fallait surtout pas éteindre la flamme veilleuse car, au moment de rallumer la salle, cela risquait de devenir compliqué. On utilisait des sphères en verre contenant de l'eau teintée placées devant les sources de lumières, pour adoucir celles-ci ou les colorer totalement.

Revenons à la production du gaz

Les usines sont devenues gigantesques, mais, à part le gaz, quels sont les sous-produits ?

Dans l'atelier de carbonisation, nous obtenons le gaz et, en fin de cycle, le charbon est devenu du carbone presque pur, le coke indispensable pour notre sidérurgie avec un pouvoir calorifique important, un combustible recherché pour chauffer les immeubles bourgeois, les gens ordinaires se chauffant aux boulets de charbon (poussière et menus morceaux reconstitués dans des moules avec un liant). Vous vous souvenez sans doute du charbonnier tirant sa lourde charrette en bois avec des bretelles de cuir amarrées à ses épaules, les mains rivées sur les deux bras de la carriole. Il ouvrait le soupirail des maisons pour faire glisser le charbon dans la cave.

Toujours dans l'atelier de carbonisation, on récupère une matière première de premier plan : le graphite (carbone pur) pour les piles, l'éclairage à arc (cinéma avec le carbone Lorraine), chimie...

Dans l'atelier d'épuration (lavage), on obtient des eaux ammoniacales et du gaz d'ammoniaque, de la soude pour la fabrication d'explosifs, des goudrons, des colorants, des éléments de fabrication d'insecticides, du combustible moteur, du liquide de protection du bois (traverses de train, poteaux EDF), interdit maintenant (produit cancérigène). On peut citer également le naphta, le phénol pour la pharmacie, des résines, du brai pour la peinture et isolant électrique, des vernis etc...

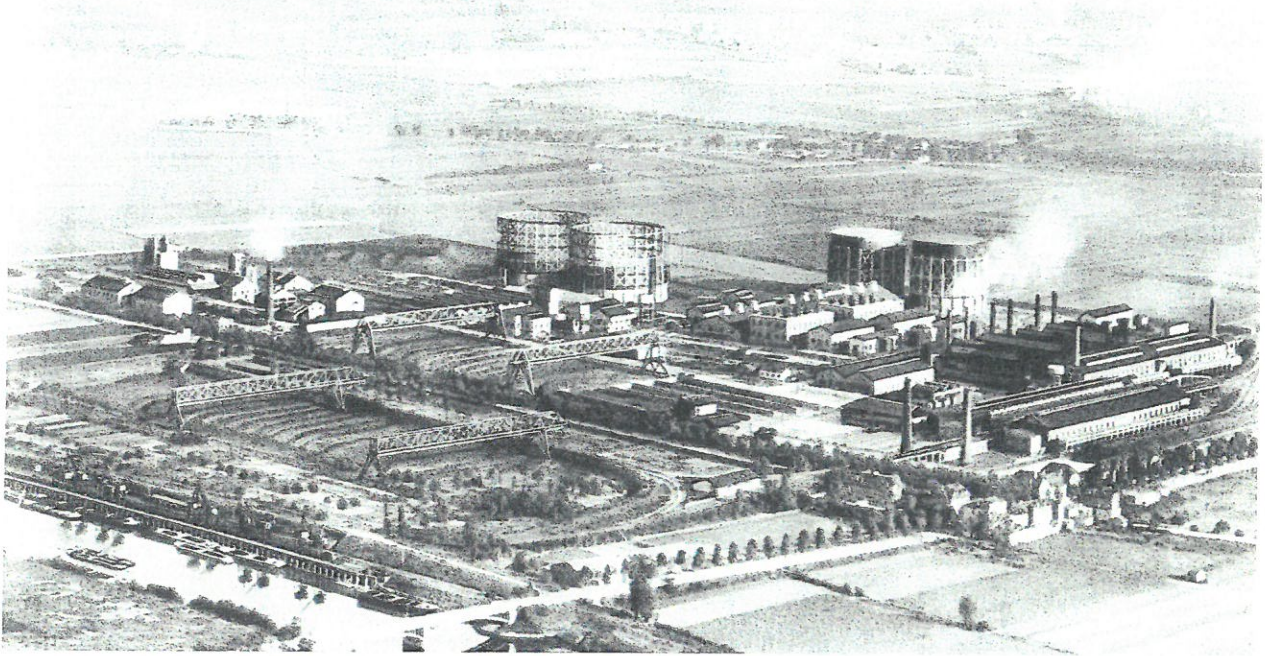


Le travail des hommes est extrêmement physique par la tâche, remuer des tonnes de charbon, la chaleur des gueuloirs à remplir avec un appétit sans limite. Été comme hiver devant le four ou dans la cour de l'usine pour éteindre le coke, ils ne sentent plus le chaud ni le froid, pour tenir et s'hydrater le gros rouge à user sans modération. La retraite est en général synonyme de cimetière.

Des footballeurs remplacent maintenant ces hommes.

En effet, le Stade de France, magnifique, remplacera une partie des usines du Landy.

Pour la petite histoire, nous avons visité cette merveille avec les seniors de la Mairie SOA ; notre guide affirmait que les historiens avaient exigé que le stade ne soit pas plus haut que la basilique de St Denis ! En réalité, le terrain était tellement pollué chimiquement qu'on a été obligé de curer les terres sur une certaine profondeur. C'est moins sympa à expliquer.



Usine de Gennevilliers 1924/1956 (démantèlement 1972)

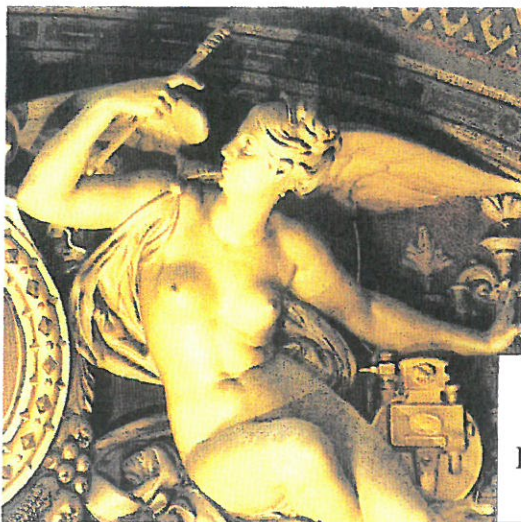


Chargement « moderne » d'une cornue (à la cuillère)



Des ouvriers sur une batterie de cornues. Il y fait très chaud, remarquez les sabots, seules ces chaussures résistent aux températures élevées.

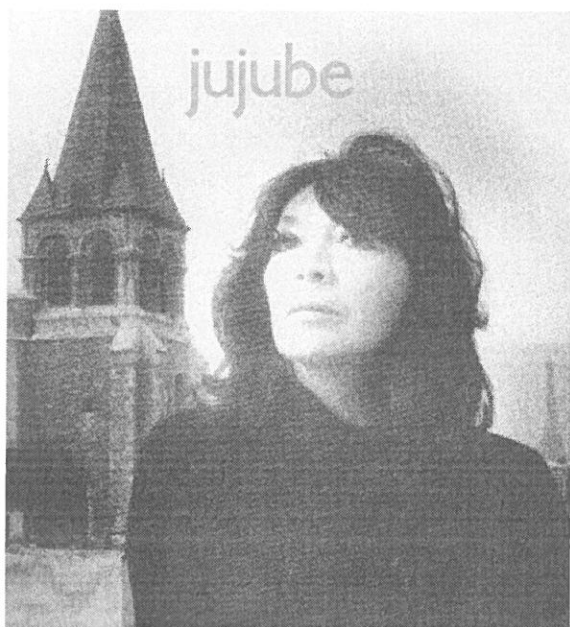
Ces hommes posent avec la « goldo » vissée aux lèvres, la seule couleur blanche de la photo.



Pour répondre à la question du Saint-Ouen-Potins N° 120, sur l'allégorie de l'Opéra de Paris, le compteur à gaz se trouve à la gauche de ce texte.

Pourquoi nos Politiques de tout bord s'accusent-ils de faire des projets de Loi bâtis comme des usines à gaz ? Quel en est le rapport, vous qui en connaissez maintenant le sujet...

Juliette Gréco, l'âme sœur des poètes



Amoureuse des mots qui lui vont droit au cœur, ils sont ses parures. Interprète de grande race, elle se dit au service du texte et de la mélodie : « *Je m'approprie la force de l'auteur et lui offre la mienne.* ». Chanter est son arme. Elle croit à l'importance des mots, à leur pouvoir. Pour elle, choisir un texte et le chanter est un acte d'engagement. Présenter à son public des idées fortes, des textes révolutionnaires, corrosifs ou provocateurs, sensuels, coquins, est sa façon de défendre la liberté d'exister, de penser, de rire, de donner et d'échanger, et d'aimer sans contrainte ce et ceux que l'on aime.

Les mots, qu'elle les cravache ou les caresse, elle en joue avec une inlassable jubilation. Sur scène, elle se donne. Et elle donne. Cette madone au regard d'ébène et de velours, souligné de deux traits d'eye-liner, vous charme, élégante, insolente, altière et intimidante. Elle est une belle âme. Avec le blanc de son visage et de ses mains, le noir de son éternel fourreau, Gréco est à elle seule un cliché de Doisneau. Elle est le seul « après » de Saint-Germain-des-Prés. Elle est un monument de Paris, et un morceau du patrimoine. Cette timide ne sera jamais muette. Elle gardera éternellement ce côté sauvage en elle, de la rebelle, la frondeuse de ses vingt ans : « *Les gens me regardaient comme un objet curieux. J'étais très scandaleuse. J'étais toute de noir vêtue, nu-pieds dans des sandales, de longs cheveux, une frange... je ressemblais à Bonaparte sur le pont d'Arcole ! J'avais une tronche pas possible, j'étais vraiment une fille bizarre, hors norme ! Je marchais seule dans la vie et j'étais complètement inaccessible. Je ne parlais à personne. Chacun était en droit*



de se demander qui était cette fille insolente. Pourtant, je n'étais même pas insolente en paroles... j'étais insolente en « être », alors que j'étais parfaitement timide... mais totalement violente, c'est vrai ! ».

Fin 1945, Paris se réveille de cinq années de cauchemar. Juliette découvre Saint-Germain-des-Prés et décide d'en faire son lieu de vie. Le quartier devient le QG des intellectuels (J-P Sartre, Simone de Beauvoir, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Jean Cocteau...). Les journalistes se pressent pour décrire ce bouillonnement des esprits. Ils s'approprient ce phénomène et en font leur une. Ils s'attachent au couple Sartre-Beauvoir, figures emblématiques d'un courant de pensée du moment : l'existentialisme, le symbole de la liberté, de la responsabilité. La jeunesse libérée danse dans les caves du Tabou, rue Dauphine. On se rend au Club Saint-Germain devenu un des hauts lieux du jazz. On vient découvrir les jeunes et talentueux musiciens tels Martial Solal, le jeune guitariste Sacha Distel, Kenny Clarke à la batterie, Coleman Hawkins au saxo ténor. C'est aussi l'arrivée des jazzmen américains sur le sol parisien. On écoute Charlie Parker, Duke Ellington, Sidney Bechet, le Modern Jazz Quartet et le trompettiste Miles Davis que Juliette Gréco rencontre, au printemps 1949. L'écrivain Boris Vian, journaliste à ses heures et spécialiste de jazz, couvre le Festival International qui a lieu salle Pleyel, et c'est sa femme, Michèle, qui invite Gréco et le lui présente. Le lendemain, sur les bords de Seine, main dans la main, ils se promènent, elle parlant très mal l'anglais et lui ne parlant pas le français.

« A Sartre qui lui demandait pourquoi il ne m'épousait pas, il répondait : « Parce que je suis amoureux d'elle. » Miles ne voulait pas me rendre malheureuse. Il savait bien, lui, la différence. Il connaissait sa couleur, et la mienne. Moi, je n'ai pas vu qu'il était noir. Il aurait pu être jaune, vert, ou à carreaux rose et bleu. Il ressemblait à une sculpture égyptienne. Il était raciste et insupportable. Il disait : « J'aurai un chauffeur blanc et une Rolls blanche. ».

En 1946, Juliette Gréco monte pour la première fois sur les planches, non pas comme chanteuse, mais en comédienne de théâtre. Elle assimile ses textes facilement et s'applique, ivre de plaisir. Mais c'est en 1949 qu'elle goûte à la chanson. Jean-Paul Sartre lui propose *Si tu t'imagines*, texte de Raymond Queneau, que le compositeur Joseph Kosma va mettre en musique : *Si tu t'imagines / Fillette fillette / Si tu t'imagines / Xa va xa va xa / Va durer toujours / La saison des za / La saison des za / Saison des amours / Ce que tu te goures / Fillette fillette /...*

En 1949, au cabaret Le Bœuf sur le toit, le soir de la première, elle apparaît sur scène, vêtue de l'incontournable ensemble pantalon et chandail noir qu'elle porte depuis la guerre, chaussée de simples spartiates. L'ambiance est chaleureuse. De retour à l'hôtel, elle scrute son visage dans le miroir. Elle n'aime pas se regarder, ne se trouvant pas jolie. Son regard est sévère et de ses lèvres, à voix haute, elle se fait le serment de mettre toute son énergie au service de ce défi : « *Je veux que Gréco soit fière de la petite Jujube.* ». Ce pacte avec soi-même, elle ne l'oubliera jamais. Chaque récital est animé par le souhait de faire au mieux, de ne décevoir personne.

En l'été 1949, la Grécomania a vampirisé la plupart des petites filles de riches. On ne compte plus ces silhouettes plus ou moins longilignes, toutes de noir vêtues. La chanteuse, en villégiature du côté de Saint-Paul-de-Vence, est interpellée par un homme : « Tiens ! C'est toi, Gréco ? ». Elle reconnaît le poète Jacques Prévert qui lui offrira *Les enfants qui s'aiment* et d'autres merveilles dont *Les feuilles mortes* et le *Je suis comme je suis*, texte taillé à sa mesure mais dont elle demande quelques retouches car elle ne se voit pas déclamer : / *Mes talons sont trop hauts / Ma taille trop cambrée / Mes seins beaucoup trop durs / Et mes yeux trop cernés.* Le poète accepte ses retenues, adoucit sa prose : *Mes lèvres sont trop rouges / Mes dents trop bien rangées / Mon teint beaucoup trop clair / Mes cheveux trop foncés.*

La chanteuse sera confrontée à une autre *Jolie môme* incendiaire, en 1961. Léo Ferré la lui chante. Elle suit les couplets, les yeux écarquillés, éblouis. Elle l'aime immédiatement. Il la lui offre :

*T'es toute nue / Sous ton pull / Y a la
rue / Qu'est maboule / Jolie môme /
T'as ton cœur / A ton cou / Et le
bonheur / Par en dessous / Jolie
môme /.../ T'es qu'un brin de soleil /
Dans le chagrin / Du réveil / T'es
qu'une vamp / Qu'on éteint / Comme
une lampe / Au matin / Jolie môme...*



Cette chanson rythmée, joyeuse, est terriblement misogyne quand on l'écoute vraiment. On n'en retient, au final, que sa sensualité et son grand érotisme. Le chanteur lui donnera, de son vivant, dix titres. Juliette Gréco ne chantera que bien plus tard *Avec le temps* car

elle trouve l'interprétation de Ferré inégalable. Elle la met à son répertoire en 2007, au Chatelet, il était mort depuis onze ans. C'est son hommage, sa manière de nous dire que Ferré est un être toujours vivant comme elle continue à vouloir que Sartre, Brel, Gainsbourg ou Prévert soient encore parmi nous : « *Donc je ne pleure pas, je n'ai pas de regrets, il me reste une amitié, un respect et une admiration intacte.* ».

La première rencontre avec Jacques Brel eut lieu dans un cinéma du quartier de Pigalle où, à cette époque, entre deux projections, dos à l'écran blanc, l'artiste chantait trois chansons dans une douloureuse indifférence. Juliette, elle, est fascinée par son interprétation. Elle le trouve beau. *Oui, beau, contrairement à ce qu'il croyait, et à ce que les gens conventionnels disaient. Il avait une beauté unique, parce qu'il était « beau à l'intérieur ».* Lors de leur première rencontre de travail, il lui chante plusieurs chansons. Elle lui en prend une, lui disant qu'elle se sent capable de la défendre, mais que tout le reste devait rester à lui, être chanté par lui. Par la suite, elle s'emparera de *On n'oublie rien : On n'oublie rien, de rien / On n'oublie rien du tout / On n'oublie rien de rien / On s'habitue, c'est tout / .../ De Ne me quitte pas*, Juliette Gréco n'aime pas la façon pleurnicharde qu'emploie Brel : « *Je trouve le texte magnifique, mais malgré mon admiration pour Jacques, la façon dont il la chante me révolte. Cet homme éconduit supplie la femme qu'il aime de revenir. Il se traîne devant elle, perdant toute dignité. Moi, je la chante comme une menace « Ne me quitte pas ! ».* Et je suis persuadée d'avoir raison de la chanter de cette manière. En tout cas, c'est la mienne. Je pense même que Brel serait content, car il aimait bien mon « méchant » caractère. Il savait que chaque fois que je prenais une de ses chansons, je la faisais mienne. Il est certain que je suis une femme et que là réside la « petite différence »».

La rencontre avec Serge Gainsbourg a lieu dans une cave vers le Palais-Royal, en 1958. Il est au piano, accompagne la chanteuse Michèle Arnaud. Il ne ressemble qu'à lui et a un charme fou. Quelque temps plus tard, le jeune homme à grandes oreilles et d'une timidité maladive est reçu chez Juliette. C'est l'été. Elle lui propose un whisky. Il a les mains tellement mouillées par le trac que le verre de cristal glisse et se brise sur le parquet. Il est blême. Il est venu proposer *Accordéon : Dieu que la vie est cruelle / Au musicien des ruelles / Son copain son compagnon / C'est l'accordéon / Qui c'est-y qui l'aide à vivre / A s'asseoir quand il s'enivre / C'est-y vous, c'est moi, mais non / C'est l'accordéon / .../* Ils se revoient, se baladent, elle l'invite à dîner à la maison. Il y reviendra et lui offrira *La Javanaise : J'avoue j'en ai bavé pas vous / Mon amour / Avant d'avoir eu vent de vous / Mon amour / Ne vous déplaise / En dansant la Javanaise / Nous nous aimions / Le temps d'une chanson / A votre avis qu'avons-nous vu / De l'amour / De vous à moi vous m'avez eu / Mon*

amour /... Gréco garde des sentiments presque maternels à l'égard de ses « petits » trop tôt disparus.



La tournée des adieux, commencée en 2015, s'achèvera en avril 2016. Soixante-cinq ans après ses débuts, Juliette Gréco raccroche son « noir » de travail, comme elle dit. *« C'est une question de dignité, de courtoisie et d'amour. S'accrocher, ce n'est pas bien. On pardonne à un homme d'être vieux. Pas à une femme. Avant que les gens me regardent d'un œil attristé, je préfère m'en aller... Le drame d'avancer dans la vie, c'est qu'on voit les autres partir... Je ne regretterai pas du tout de mourir, j'ai vécu plusieurs vies. »*

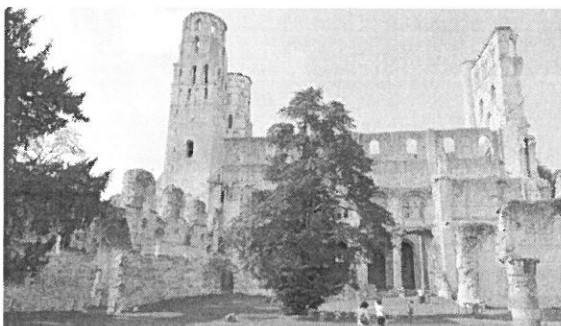
Dire qu'elle ne change pas est un euphémisme : elle est éternelle ! Il y a quelque chose de bouleversant chez cette femme qui garde une curiosité insatiable et un cœur d'enfant, le cœur d'une « enfant pas sage » comme disait d'elle Queneau. Elle garde en elle la pureté de ses 20 ans. Elle est comme au premier jour : intacte. Etonnée aussi. Elle n'a jamais cessé de s'étonner de son destin. Elle ne s'imaginait pas Juliette *fillette*, que ça allait *durer toujours*. Et ça dure, pourtant. C'est même désormais acquis : elle est parmi nous, elle est en nous à jamais. Juliette Gréco, un mythe, celui de l'éternel féminin.

L'ABBAYE DE JUMIEGES



L'abbaye de Jumièges, en Seine-Maritime, fut fondée en 654, par saint Philibert, fils d'un comte franc de Vasconie sur un domaine du fisc royal de Jumièges. Dès ses débuts, l'abbaye applique la règle de saint Benoît et connaît un essor rapide. En 841, elle est dévastée par les Vikings. Devant cette menace, les moines s'exilent, emportant les reliques et les manuscrits les plus précieux, et abandonnent l'abbaye jusqu'au début du X^{ème} siècle.

Avec le retour des moines bénédictins, vers 934, commence la restauration des bâtiments. L'abbaye reprend vie et retrouve son rayonnement d'avant les invasions. En 1067, l'archevêque de Rouen consacre la grande église abbatiale en présence du duc de Normandie, Guillaume le Conquérant, de nombreux prélats et tous les évêques de Normandie. C'est à cette époque que le cœur roman de la grande église est reconstruit en style gothique pour amener de la lumière dans un édifice jugé trop sombre.



Pendant les guerres de Religion, l'abbaye fut à nouveau pillée par les Huguenots. Une nouvelle fois, les religieux quittèrent tous l'abbaye. Les Protestants se livrèrent à un pillage complet, les vases sacrés et les images brisés, argenterie, livres, ornements, tout fut détruit ou emporté.

En 1563, le roi Charles IX se rendit à Jumièges et constata l'étendue du désastre, il fit revenir quelques religieux qui remirent un peu d'ordre dans l'abbaye dévastée, et lui rendirent un peu de son prestige.

A la Révolution, nouveau déclin, l'abbaye est vendue au titre des biens nationaux et transformée en carrière de pierres. La famille Lepel-Cointet rachète l'abbaye en 1852 et commence à sauver les vestiges, elle devient propriété de l'Etat en 1947.

Aujourd'hui, les bâtiments ont presque entièrement disparu et seules quelques pierres permettent de déterminer leur emplacement. Les deux églises de l'abbaye présentent des ruines bien conservées.



L'église Notre-Dame



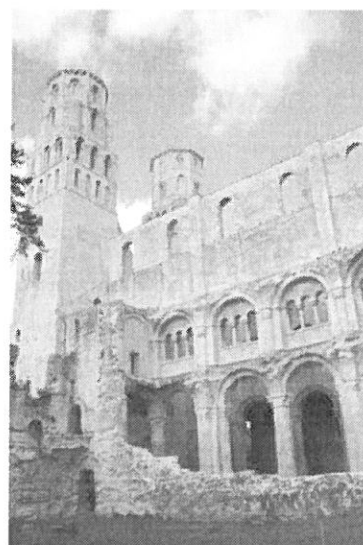
Il s'agit d'un édifice mixte de style roman et de style gothique. Il ne subsiste quasiment rien de l'abside et du cœur gothique, à part une chapelle rayonnante, et quelques pans de murs. Les parties romanes, à savoir : la façade, la nef et le mur ouest de la tournelle, sont les mieux conservées. Elle mesurait 88 m de longueur et les murs de la nef atteignent encore 25 m sur trois niveaux d'élévation. Les vestiges du cloître sont dominés par d'impressionnantes tours jumelles de 46 m de haut.

L'église Saint-Pierre

Elle correspond au premier sanctuaire que les moines ont construit, elle conserve la partie la plus ancienne de l'abbaye. Certaines pierres portent même encore les traces des incendies. Les deux premières travées de la nef sont de style préroman, tandis que le reste de la nef est gothique.

L'abbaye de Jumièges est l'un des plus anciens et des plus importants monastères bénédictins de Normandie. L'abbatiale Notre-Dame, l'église principale, en est le fleuron et un exemple d'architecture romane.

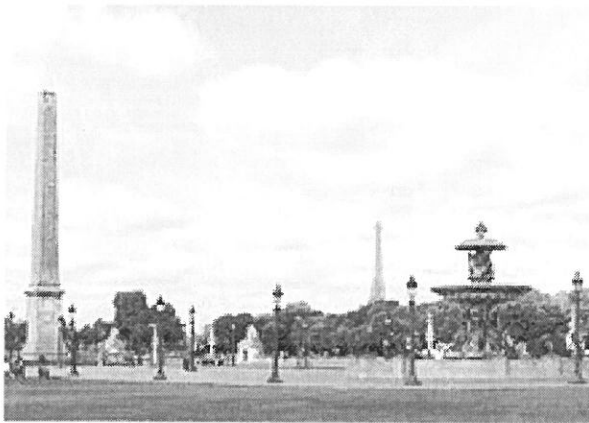
Jumièges est considérée comme « la plus belle ruine de France ». Dans un souci de garder toute son authenticité au monument, la restauration de Jumièges n'a pas été envisagée.



LES QUAIS DE PARIS

Du pont de la Concorde au pont de l'Alma

Sur la rive droite

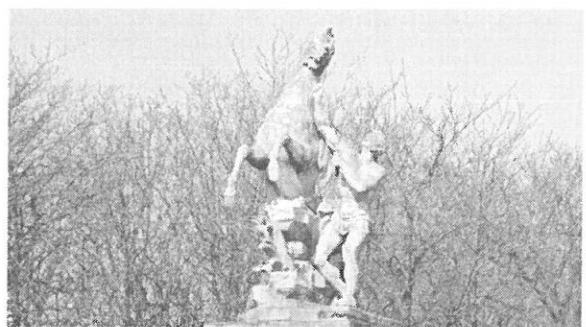


La place de la Concorde est située dans le 8^{ème} arrondissement, entre le Jardin des Tuileries et les Champs-Élysées. C'est la plus vaste de Paris (360 m sur 210 m).

A l'origine, le terrain est marécageux. L'architecte Jacques-Ange Gabriel construit cette place octogonale de 1755 à 1772. Elle est destinée à l'installation, au centre, de la statue équestre de Louis XV du sculpteur Edme Bouchardon, inaugurée en 1763, et détruite en 1792. Cet espace est

entouré de fossés de 20 m de large pour drainer le terrain. Seuls deux bâtiments avec des façades à colonnes sont édifiés, en 1770, sur le côté nord, l'Hôtel Crillon et l'Hôtel de la Marine. Les autres côtés restent ouverts. Une balustrade de pierre dessine les contours des fossés qui sont comblés en 1852.

D'abord place Louis XV, elle devient place de la Révolution en 1792, on y installe d'ailleurs la guillotine jusqu'en 1794. En 1795, elle prend le nom de Concorde. Mais, en 1814, elle redevient place Louis XV, puis Louis XVI en 1826 et de la Charte en 1830, pour reprendre le nom de Concorde la même année. En 1795, les Chevaux de Marly, réalisés par Guillaume Coustou, sont placés à l'entrée des Champs-Élysées, ils sont remplacés par des copies en 1984.



De 1834 à 1840, l'architecte Jacques-Ignace Hittorff réalise le plan définitif de la place. L'Obélisque de Louxor, de 23 m de haut, est érigé en 1836 sur un socle, le pyramidion* doré sera posé sur le sommet en 1998. De chaque côté, sont disposées deux

fontaines spacieuses, au nord, la fontaine des Fleuves et, au sud, la fontaine des Mers. Elles sont rénovées de 1999 à 2001. Les colonnes rostrales*, intercalées avec des lampadaires, sont installées autour de la place de la Concorde en 1837. Sur les guérites des angles, sont mises en place, en 1838, les 8 statues symbolisant des grandes villes de France (Marseille, Lyon, Bordeaux, Nantes, Rouen, Brest, Lille et Strasbourg). Elles sont restaurées en 1989.



La place de la Concorde est classée au titre des Monuments historiques en 1937.

* pyramidion : couronnement pyramidal d'un obélisque.

* colonne rostrale : colonne ornée d'éperons (rostres) de navire, élevée en souvenir d'une victoire navale.

* style de cadran solaire : tige dont l'ombre marque l'heure sur un cadran solaire.



Depuis 1999, l'Obélisque est le style* du cadran solaire géant dessiné sur le sol. Les heures sont écrites en chiffres romains et les lignes des solstices, équinoxes et heures sont indiquées avec des bandes thermocollées et des clous en bronze.

Le Cours la Reine, de 540 m de long et 74 m de large, est établi de la place de la Concorde à la place du Canada.

Il est créé en 1618 pour la reine Marie de Médicis. Il s'étend, à l'origine, des Tuileries à l'actuelle place de l'Alma. Cette promenade, longue de 1.800 m et large de 38 m, réservée à la bourgeoisie, est bordée de larges fossés, plantée d'arbres et fermée par des grilles. Le Cours la Reine longe au sud la Seine et au nord les Jardins des Champs-Élysées, créés à la même époque, dont les actuels ont été inaugurés en 1840.

Pour l'exposition universelle de 1900, il est décidé de transformer ces lieux en allée d'accueil des visiteurs.

Après la destruction, en 1899, du palais de l'Industrie datant de l'exposition de 1855, une nouvelle avenue, perpendiculaire au Cours la

Reine, face au pont Alexandre III, permet de rejoindre l'avenue des Champs-Élysées.

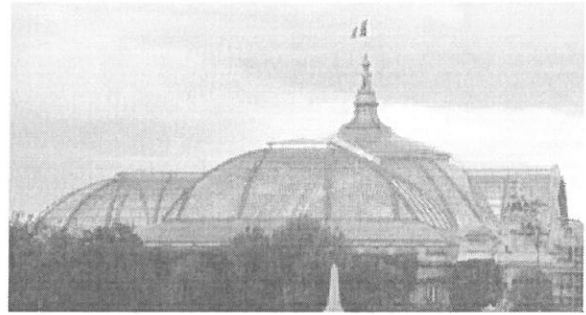
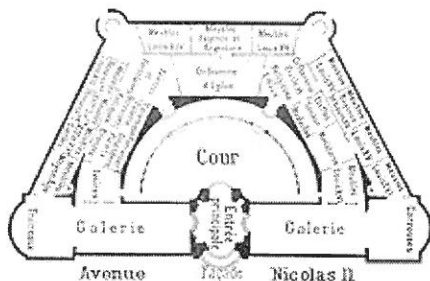
Actuellement, cette avenue est nommée Winston Churchill. De part et d'autre ont été construits le Petit Palais et le Grand Palais.



Le Petit Palais est érigé de 1896 à 1900 par l'architecte Charles Girault. Il devient, après l'Exposition, le Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris. On passe le porche sculpté et on découvre un vestibule avec des peintures murales. Il donne sur un jardin semi-circulaire avec une colonnade, entouré des quatre bâtiments du palais.

Le Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris possède une collection permanente de l'Antiquité à la fin du XIX^{ème} siècle, et s'enrichit de plusieurs donations de collections de peintures et sculptures.

En travaux de 2001 à 2005, il a rouvert au public avec l'exposition du travail de 3 photographes.



Le Grand Palais est construit de 1897 à 1900 par les architectes A. Louvet, H. Deglane et A. Thomas, sous la coordination de Charles Girault. Il est constitué d'une importante structure de fer et de verre de style Art nouveau, avec une façade en pierre de Ch. Girault, des sculptures en bronze de V. Peter et A. Falguières, et les quadriges* en cuivre de G. Recipon.



La rénovation de l'immense et magnifique verrière est effectuée de 1993 à 2005. Actuellement, le Grand Palais accueille des expositions artistiques temporaires et des salons divers.

En 1937, **le Palais de la Découverte** est aménagé dans la partie ouest, à l'initiative de Jean Perrin et Paul Langevin, pour permettre de pratiquer des expériences qui aident le public à comprendre les sciences. L'installation du planétarium avec sa coupole de 15 m permet de découvrir les phénomènes célestes.

Au centre du Cours la Reine, sont installées les statues équestres de Simon Bolivar par E. Frémiet en 1933, du roi belge Albert 1^{er} par A. Martial en 1938 et de Lafayette par P.W. Bartlett en 1908. En 2011, un monument à la mémoire des soldats et officiers russes est inauguré sur cet emplacement.

* quadriga : char à deux roues attelé de 4 chevaux de front.



Le Cours Albert 1^{er} est, depuis 1918, le nom de la partie ouest du Cours la Reine d'origine, entre la place du Canada et la place de l'Alma, de 580 m de long et 74 m de large.






Le long de ce cours boisé, on trouve des immeubles comme au n°18, un hôtel de brique et de pierre de style Louis XIII, où est mort Jules Ferry en 1893.

Au n°40, est bâti par l'architecte Feine et le verrier René Lalique un hôtel destiné à la résidence de ce dernier, son atelier et son magasin d'exposition. La porte vitrée est une création de Lalique.



HUMOUR

FLORILEGE DE PERLES

- La mer était sa terre natale.  
- 5 des 3 suspects ont été relâchés.
- Le défunt confirma que son meurtrier avait bien agi seul. 
- Visiblement la victime a été étranglée à coups de couteau.
- Selon ses dires l'homme est mort vers 16h30.
- Dès que l'homme fut abattu, nous avons pu procéder à son interrogatoire.
- Le pendu est mort noyé.
- Le cadavre ne semblait pas en possession de toutes ses facultés. 
- L'homme niant toute culpabilité, nous l'avons arrêté.
- Nous avons donc pu constater qu'il n'y avait rien à constater.
- Comme il devait être pris en charge au plus vite par un asile d'aliénés, il a été conduit à la gendarmerie.
- C'est la pluie qui a empêché le brigadier de voir qu'il neigeait.
- Ses papiers, même s'ils étaient faux, étaient parfaitement en règle. 
- Le bagage était vide comme s'il n'y avait rien dedans.
- L'homme s'est pendu après s'être tranché la gorge.

DU COQ A L'ANE

-Le prof : connais-tu la différence entre le soleil et ton devoir ?

-L'enfant : non.

-Le prof : le soleil est un astre et ton devoir est un désastre.

-Je ne suis qu'un parfait imbécile.

-mais voyons, personne n'est parfait.

-Allo, qui est au bout du fil ?

-l'aiguille.

Un fou monte au deuxième étage d'un bus et redescend précipitamment à l'étage du bas :

-ouf ! heureusement qu'il reste de la place ici, parce que là-haut il n'y a pas de chauffeur.

Un client chez le psy :

-je me prends pour un chien, c'est horrible.

-allongez-vous sur le divan, on va voir ça.

-c'est que... je n'ai pas le droit de monter sur le divan.

Un gars vient d'être admis à l'asile. A peine entré, il s'écrie :

-il y a un monde fou ici.

Comment appelle-t-on un alcootest en termes culinaires ?

Un soufflé aux amandes.

Un gendarme fait stopper une automobile :

-vous n'aviez pas vu le feu rouge ?

si si, c'est vous que je n'avais pas vu.

POEME

L'ECUREUIL ET LA FEUILLE



Un écureuil, sur la bruyère,
Se lave avec la lumière.
Une feuille morte descend,
Doucement portée par le vent.
Et le vent balance la feuille
Juste au-dessus de l'écureuil ;
Le vent attend, pour la poser
Légèrement sur la bruyère,
Que l'écureuil soit remonté
Sur le chêne de la clairière
Où il aime à se balancer
Comme une feuille de lumière.

Maurice CAREME (1899-1978)

JEUX

D'UN MOT A L'AUTRE

En regroupant et en mélangeant les lettres de chaque mot donné avec la lettre qui le suit, trouvez un second mot composé, selon le cas, de quatre, cinq, six ou sept lettres.

Exemple : C A M E L I A + C = A C C A L M I E

Mots de 4 lettres

1/

F	O	U
---	---	---

 +

L

 =

--	--	--	--

2/

N	E	T
---	---	---

 +

C

 =

--	--	--	--

3/

C	I	L
---	---	---

 +

A

 =

--	--	--	--

Mots de 5 lettres

4/

T	O	P	O
---	---	---	---

 +

H

 =

--	--	--	--	--

5/

O	E	I	L
---	---	---	---

 +

T

 =

--	--	--	--	--

6/

B	E	E	R
---	---	---	---

 +

Z

 =

--	--	--	--	--

7/

M	A	R	E
---	---	---	---

 +

P

 =

--	--	--	--	--

Mots de 6 lettres

8/

R	O	T	I	N
---	---	---	---	---

 +

C

 =

--	--	--	--	--	--

9/

N	A	G	E	R
---	---	---	---	---

 +

H

 =

--	--	--	--	--	--

10/

V	E	S	T	E
---	---	---	---	---

 +

L

 =

--	--	--	--	--	--

Mots de 7 lettres

11/

L	O	U	E	U	R
---	---	---	---	---	---

 +

A

 =

--	--	--	--	--	--	--

12/

F	O	U	I	N	E
---	---	---	---	---	---

 +

L

 =

--	--	--	--	--	--	--

13/

A	I	G	L	O	N
---	---	---	---	---	---

 +

P

 =

--	--	--	--	--	--	--

14/

O	C	C	I	R	E
---	---	---	---	---	---

 +

A

 =

--	--	--	--	--	--	--

SUDOKU

Facile								
6	9		2		8			
		4	9		5	6		
	5		6			8		9
7			5			1		
4		1				3		7
		9			1			6
3		6			4		2	
		7	3		9	5		
			1		2		4	3

Facile								
8	3		1	5			9	6
9				6	7			
						7		
1							6	9
6	5	3	8		9	4	1	2
4	2							3
		1						
			7	9				4
5	9			8	6		2	7

Moyen								
					6			5
		8	7		2	4	9	
6	9				5	7		
3	8				1			
	2	5				1	8	
			9				7	3
		9	1				5	7
	4	1	3		9	8		
8			2					

Moyen								
							8	2
8	3	9					5	
	1				6	4		
			2		7			5
2	6		5		8		7	4
7			4		3			
		6	3				1	
	5						3	2
3	7							

SOLUTION DES JEUX

D'un mot à l'autre :

Mots de 4 lettres : 1/ Flou 2/ Cent 3/ Laïc
Mots de 5 lettres : 4/ Photo 5/ Toile 6/ Zèbre 7/ Parme
Mots de 6 lettres : 8/ Citron 9/ Hareng 10/ Svelte
Mots de 7 lettres : 11/ Rouleau 12/ Fenouil 13/ Galopin 14/ Coriace

Solution Sudoku

Facile								
6	9	3	2	1	8	4	7	5
8	7	4	9	3	5	6	1	2
1	5	2	6	4	7	8	3	9
7	6	8	5	2	3	1	9	4
4	2	1	8	9	6	3	5	7
5	3	9	4	7	1	2	8	6
3	1	6	7	5	4	9	2	8
2	4	7	3	8	9	5	6	1
9	8	5	1	6	2	7	4	3

Facile								
8	3	7	1	5	4	2	9	6
9	4	5	2	6	7	3	8	1
2	1	6	9	3	8	7	4	5
1	7	8	4	2	3	5	6	9
6	5	3	8	7	9	4	1	2
4	2	9	6	1	5	8	7	3
7	6	1	5	4	2	9	3	8
3	8	2	7	9	1	6	5	4
5	9	4	3	8	6	1	2	7

Moyen								
1	7	4	8	9	6	2	3	5
5	3	8	7	1	2	4	9	6
6	9	2	4	3	5	7	1	8
3	8	7	5	4	1	6	2	9
9	2	5	6	7	3	1	8	4
4	1	6	9	2	8	5	7	3
2	6	9	1	8	4	3	5	7
7	4	1	3	5	9	8	6	2
8	5	3	2	6	7	9	4	1

Moyen								
6	4	7	9	3	5	1	8	2
8	3	9	1	4	2	6	5	7
5	1	2	7	8	6	4	9	3
1	9	4	2	6	7	8	3	5
2	6	3	5	1	8	9	7	4
7	8	5	4	9	3	2	6	1
9	2	6	3	5	4	7	1	8
4	5	8	6	7	1	3	2	9
3	7	1	8	2	9	5	4	6